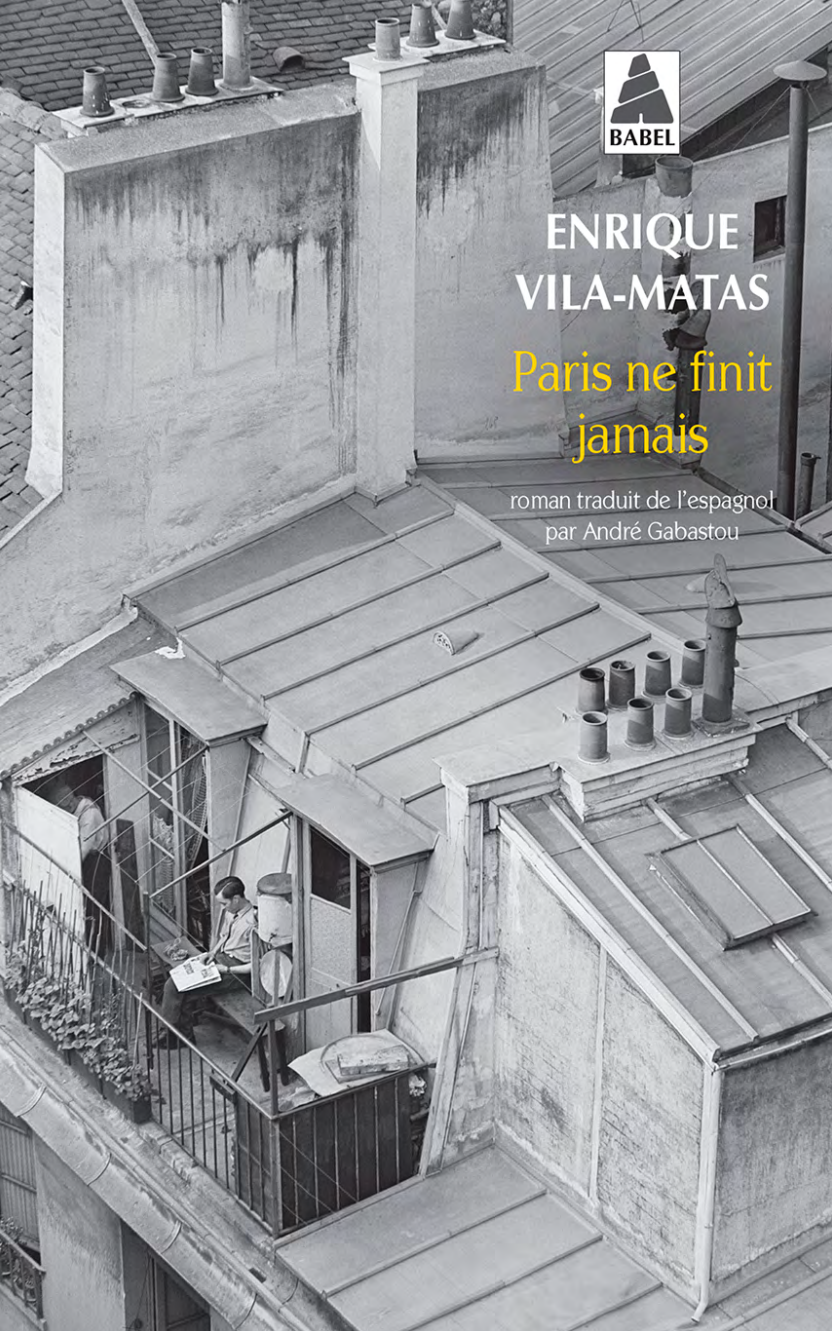


BABEL

ENRIQUE VILA-MATAS

Paris ne finit jamais

roman traduit de l'espagnol par André Gabastou

Titre original :
París no se acaba nunca
Éditeur original :
Anagrama, Barcelone
© Enrique Vila-Matas, 2003
c/o MB Agencia Literaria S.L.

Photographie de couverture : Lecture sur les toits, André Kertész
© Ministère de la Culture – Médiathèque de l'architecture
et du patrimoine, Dist. RMN-Grand Palais / André Kertész

© ACTES SUD, 2020
pour la traduction française
Initialement paru chez Christian Bourgois Éditeur en 2004
ISBN 978-2-330-14337-4

ENRIQUE VILA-MATAS

PARIS NE FINIT JAMAIS

roman traduit de l'espagnol
par André Gabastou

BABEL

Pour Paula de Parma.

1

Je suis allé à Key West, Floride, et je me suis inscrit à l'édition de cette année du traditionnel concours de doubles de l'écrivain Ernest Hemingway. La compétition avait lieu au Sloppy Joe's, le bar préféré de l'écrivain quand il vivait à Cayo Hueso, à l'extrême sud de la Floride. Inutile de dire que se présenter à ce concours – bourré d'hommes robustes, entre deux âges et à la barbe blanche et fournie, tous identiques à Hemingway, y compris dans la dimension la plus sotte du personnage – est une expérience unique.

Cela fait je ne sais combien d'années que je bois, grossis et crois – contrairement à ma femme et à mes amis – que je ressemble physiquement de plus en plus à l'idole de ma jeunesse, à Hemingway. Comme personne ne m'a jamais approuvé sur ce point et que j'ai un caractère bien trempé, j'ai voulu donner une leçon à tout le monde et, grâce à une barbe postiche – dont j'ai pensé qu'elle améliorerait ma ressemblance avec Hemingway –, je me suis présenté, cet été, au concours.

Je dois dire que j'ai été d'un ridicule achevé. En effet, je suis allé à Key West, me suis présenté au concours et me suis retrouvé dernier ou, plutôt, j'ai été disqualifié,

pis, écarté de la compétition non pas à cause de ma barbe postiche – ils ne l'ont pas découverte –, mais de mon "absence totale de ressemblance physique avec Hemingway".

Je me serais contenté d'être admis à me présenter au concours pour montrer à ma femme et à mes amis que j'ai parfaitement le droit de croire que je ressemble, chaque jour un peu plus, à l'idole de ma jeunesse, sans aller chercher plus loin, ou, plutôt, que c'est tout ce qui me reste pour continuer à me sentir sentimentalement quelque peu rattaché à mes années de jeunesse. Mais j'ai failli être chassé à coups de pied.

Après cette humiliation, j'ai fait un voyage à Paris où j'ai retrouvé ma femme et nous avons passé dans cette ville tout le mois d'août de cette année, elle se consacrant à la visite des musées et à l'excès d'achats et moi, à prendre des notes afin de passer en revue sur le mode ironique les deux années de ma jeunesse vécues dans cette ville, au cours desquelles, à la différence de Hemingway qui y fut "très pauvre et très heureux", j'étais très pauvre et très malheureux.

Nous avons donc passé le mois d'août à Paris et, le 1er septembre, en montant dans l'avion qui devait nous ramener à Barcelone, j'ai trouvé sur mon siège, lettre B, rang 7, oubliée par quelqu'un, une liasse de notes destinées à une conférence intitulée "Paris ne finit jamais" et quelle ne fut pas alors ma surprise ! Une conférence dans le cadre d'un symposium sur le thème de l'ironie et conçue pour être prononcée à Barcelone en trois séances de deux heures, trois jours de suite. J'ai été très surpris parce que je venais précisément de rédiger à Paris une

liasse de notes pour une conférence qui portait le même titre, pour le même symposium qui, comme si c'était trop peu, durait, lui aussi, trois jours. Enfin ! Je me suis senti un idiot complet quand je me suis rendu compte que c'était moi-même qui venais de jeter cette liasse de notes sur mon siège, comme d'autres jettent les journaux du jour pour prendre ainsi possession de la place qui leur a été assignée dans l'avion. Comment avais-je pu si vite oublier que c'était moi qui venais de jeter ces notes sur mon siège ? Tout ce que je peux, maintenant, vous dire, c'est qu'elles seraient à l'origine de "Paris ne finit jamais", la conférence que, pendant ces trois jours, je vais avoir l'honneur de prononcer.

2

Vous me verrez parfois improviser. Comme en ce moment même où, avant de vous vous faire part de ma relecture ironique de mes deux années de jeunesse à Paris, je ne résiste pas à l'envie de vous dire que je sais parfaitement que l'ironie joue avec le feu et que, en se moquant d'autrui, elle finit parfois par se moquer d'elle-même. Vous savez tous très bien de quoi je parle. Quand on feint l'amour, on court le risque de le ressentir, celui qui parodie sans prendre les précautions nécessaires finit par être victime de sa propre astuce. Et même s'il les prend, il finit également par en être victime. Pascal a déjà dit qu'il est presque impossible de feindre d'aimer

sans se transformer en amant. Toujours est-il que je me propose de relire ironiquement mon passé à Paris sans jamais perdre de vue que je cours le risque de succomber à la charlatanerie que recèle toute conférence et, surtout, sans jamais oublier que ce qu'étale un charlatan constitue précisément une excellente cible pour l'ironie de ceux qui l'écoutent. Je tiens aussi à vous faire remarquer que quand vous m'entendrez, par exemple, dire que Paris ne finit jamais, il y a de fortes chances que ce soit sur le mode ironique. J'espère, toutefois, que tant d'ironie ne vous accablera pas trop. Celle que je pratique n'a rien à voir avec celle qui surgit du désespoir, parce que stupidement désespéré, je l'ai été plus qu'à mon tour dans ma jeunesse. J'aime un type d'ironie que j'appelle bénévole, compatissante, comme celle que l'on trouve, par exemple, chez le meilleur Cervantès. Je n'aime pas l'ironie féroce, mais celle qui opère entre la désillusion et l'espoir. D'accord ?

3

Je suis allé à Paris au milieu des années 70 et j'y ai été très pauvre et très malheureux. J'aimerais pouvoir dire que j'y ai été heureux comme Hemingway, mais je redeviendrais alors tout simplement le pauvre jeune homme, beau et idiot, qui se dupait tous les jours lui-même et croyait avoir bénéficié d'une certaine chance en ayant la possibilité de vivre dans la mansarde crasseuse que

lui avait louée Marguerite Duras au prix symbolique de cent francs par mois, et si je dis symbolique, c'est parce que c'est ce que j'avais compris ou voulu comprendre, en effet je ne payais jamais le loyer avant les logiques quoique, par chance, toujours sporadiques protestations de mon étrange logeuse, et si je dis étrange, c'est parce que je m'enorgueillissais de comprendre tout ce qu'on me disait en français, sauf quand j'étais avec elle. Pas toujours, mais presque, quand Marguerite me parlait – je me souviens de m'en être ouvert, très inquiet, à Raúl Escari qui allait devenir mon meilleur ami à Paris –, je ne comprenais rien, strictement rien à ce qu'elle me disait, même pas ses réclamations au sujet du loyer. "C'est que, grand écrivain comme elle est, elle parle dans un français *supérieur*", m'a rétorqué Raúl, sans que son explication m'ait paru, sur le moment, très convaincante.

Et que faisais-je dans la mansarde de Duras ? Eh bien, tout simplement tenter de mener une vie d'écrivain comme celle que Hemingway raconte dans *Paris est une fête*. Et d'où m'était venue cette idée de faire de Hemingway une référence presque absolue ? Du temps où j'avais quinze ans, lu d'une traite son livre de souvenirs de Paris et décidé que je serais chasseur, pêcheur, reporter de guerre, buveur, grand amant et boxeur, c'est-à-dire que je serais comme Hemingway.

Quelques mois plus tard, ayant à prendre une décision concernant mes études universitaires, j'ai dit à mon père que je voulais "étudier pour être Hemingway" et je me souviens encore de sa tête extrêmement surprise et incrédule. "Ça ne s'étudie nulle part, ça ne correspond à aucun cursus universitaire", m'a-t-il répondu

et, quelques jours plus tard, il m'inscrivait en droit. J'ai fait trois ans d'études pour devenir avocat. Un jour, avec l'argent qu'il m'avait donné pour les vacances de Pâques, j'ai pris la décision de faire, pour la première fois de ma vie, un voyage à l'étranger, je suis allé directement à Paris. Sans personne et je n'oublierai jamais la première des cinq matinées que j'ai passées à Paris, lors de ce premier voyage dans la ville où, quelques années plus tard – ce matin-là, je ne pouvais pas le savoir –, je finirais par vivre.

Il faisait froid et il pleuvait et, obligé de me réfugier dans un bar du boulevard Saint-Michel, je n'ai pas tardé à me rendre compte que, par un curieux hasard, j'allais répéter, rejouer la situation du début du premier chapitre de *Paris est une fête*, quand le narrateur, par un jour pluvieux et froid, entre dans "un café plaisant, propre et chaud et hospitalier" du boulevard Saint-Michel, pend son vieil imperméable au portemanteau pour le faire sécher et accroche son feutre à une patère au-dessus de la banquette, puis commande un café au lait, commence à écrire un conte et est très troublé quand une jeune fille s'assied, toute seule, à une table près de la vitre.

Même si j'étais entré sans imperméable ni feutre, j'ai commandé un café au lait, petit clin d'œil à mon Hemingway adulé. Puis j'ai sorti de la poche de ma veste un cahier et un crayon et me suis mis à écrire une histoire qui se passait à Badalona. Et comme à Paris, la journée était pluvieuse et très venteuse, j'ai commencé à décrire un jour semblable dans mon conte. Tout à coup, nouvelle et fantastique coïncidence, une jeune fille est entrée dans le café, s'est assise, toute seule, à une table

près d'une vitre et proche de la mienne, puis s'est mise à lire un livre.

La jeune fille était belle, "avec un visage aussi frais qu'un sou neuf, si toutefois l'on frappait la monnaie dans de la chair lisse recouverte d'une peau toute fraîche de pluie". Je l'ai regardée en écarquillant les yeux. Dans la Barcelone bigote et franquiste d'où je venais, il était impensable de voir une femme seule dans un bar, ne parlons pas d'une femme lisant un livre. Je l'ai de nouveau regardée, cette vue m'a troublé et mis dans un grand état d'agitation. Et je me suis dit que, elle aussi, à l'instar de ce que je venais de faire avec la journée maussade, je la mettrais dans mon conte, la ferais se promener dans Badalona. Je suis sorti de ce café changé en un nouvel Hemingway.

Mais quand, quelques années plus tard, en février 1974 pour être plus précis, je suis retourné à Paris – cette fois, même si je ne le savais pas, non pas pour y rester cinq jours mais deux ans –, je n'étais plus le jeune homme vaniteux de cette matinée pluvieuse et froide. J'étais toujours assez sot, mais peut-être pas aussi vaniteux, et, par ailleurs, j'avais déjà appris à être un peu astucieux et prudent. Je l'ai été quand, un soir, rue Saint-Benoît, mon ami Javier Grandes, à qui j'étais allé rendre visite à Paris – il vaudrait mieux dire espionner –, m'a présenté en pleine rue Marguerite Duras et que celle-ci, à ma grande surprise, quelques minutes plus tard, m'avait déjà proposé – se laissant peut-être entraîner par la confiance que lui inspirait Javier – cette mansarde dans laquelle avaient défilé avant moi des locataires plus ou moins illustres de la bohème et même un homme politique, illustre lui aussi. En effet, dans cette mansarde, avaient vécu

précédemment, parmi les amis de Duras, Javier Grandes lui-même, l'écrivain et dessinateur Copi, le travesti délirant Amapola, un ami du mage Jodorowsky, une actrice de théâtre bulgare, le cinéaste underground yougoslave Milošević, et même le futur président Mitterrand qui, en 1943, en pleine Résistance, s'y était caché deux jours.

J'ai été, en effet, astucieux et prudent quand Duras, à la dernière question de l'interrogatoire badin et intellectuel auquel elle m'a soumis, simulant de vouloir vérifier si je méritais d'être le nouveau locataire de sa mansarde, m'a demandé qui étaient mes écrivains préférés et que j'ai cité son nom entre García Lorca et Luis Cernuda. Et même si j'avais sur le bout de la langue le nom de Hemingway, je me suis bien gardé, fort bien gardé de le nommer. Et je crois que j'ai très bien fait parce que, même si elle avait beau se contenter de badiner et de s'amuser avec ses questions, un auteur qui n'aurait pas été tout à fait à son goût – et il semblait difficile que Hemingway le soit – aurait pu faire échouer ce jeu. Et je n'ose même pas songer à ce qu'aurait été ma brillante biographie sans cette mansarde.

4

Je suis allé à Paris en août et, passant avec ma femme au coin de la rue Jacob et de la rue des Saints-Pères, je me suis remémoré le célèbre épisode où Hemingway, dans les toilettes du restaurant Michaud, apprécie la taille de la bite de Scott Fitzgerald. Je me souvenais avec une telle

précision de cette scène que je me la suis repassée mentalement à toute vitesse, j'ai même été tenté de regarder ma bite et, enfin, je me la suis repassée si vite que, quelques secondes plus tard, la scène avait disparu et ma bite était toujours à sa place. Puis, j'ai erré, n'ayant à penser à rien jusqu'à ce que j'achète *Le Monde*, hèle un taxi et aille avec ma femme à la terrasse du Select, boulevard du Montparnasse, et là, tandis qu'elle allait aux toilettes, j'ai déplié le journal et suis immédiatement tombé sur les premières phrases d'un article de Claudio Magris dans lequel il parlait d'une grande conjuration se donnant pour objectif d'assassiner l'été : "Mon cher été, ne décline pas, chantait Gabriele D'Annunzio qui l'aimait parce qu'il est la saison de la plénitude et de l'abandon à la vie, aussi avait-il voulu qu'il ne finît jamais…"

Tout finit, ai-je pensé.

Tout sauf Paris, me dis-je maintenant. Tout finit sauf Paris, qui ne finit jamais, m'accompagne toujours, me poursuit, représente ma jeunesse. Où que j'aille, Paris voyage avec moi, est une fête qui m'emboîte le pas. Cet été peut maintenant finir, en effet il finira. Le monde peut sombrer, en effet il sombrera. Mais ma jeunesse, mais Paris ne doivent jamais finir. Quelle horreur !

5

Il y a dans le roman *Voyages avec ma tante* de Graham Greene un bref dialogue qui devait servir d'épigraphe

générale pour cette conférence de trois jours, mais je ne l'ai pas lue au départ, c'est-à-dire quand je devais le faire, il n'empêche que je vais la lire maintenant. Il s'agit, mesdames et messieurs, d'une épigraphe peu orthodoxe, car elle n'éclaire pas le texte qui la suit, en l'occurrence ma conférence. En général, les épigraphes sont une sorte de résumé de ce qui nous attend, elles servent à mieux nous faire comprendre de quoi nous parle ce qui vient ensuite. Mon épigraphe, en revanche, n'éclaire pas du tout le texte qui vient après. Ou plutôt elle l'éclaire, mais par le biais de l'absurde. Elle éclaire ma conférence, parce que je doute qu'on parvienne, un jour, à savoir ce que j'ai cherché exactement à dire sur l'ironie, de la même façon qu'on ne sait pas ce que Graham Greene a cherché à dire dans son dialogue, sûrement rien. Me comprendrez-vous si je vous dis que c'est *en ne disant rien* qu'on dit le plus ? Voici ce dialogue, mon épigraphe pour cette conférence :

"S'il continue d'être ironique, je n'ai pas l'intention de lui raconter mes problèmes.

— Mais il n'y a pas longtemps, il a dit que l'ironie est un trait littéraire…

— Oui, mais vous, vous n'êtes pas un roman", dit Tooley.

6

— Suis-je une conférence ou un roman ? Mon Dieu, quelle question ! Excusez-moi. Il semblerait que je

retourne au temps où j'étais jeune, vivais à Paris, étais désespéré et n'arrêtais pas de me poser des questions. Normalement s'ouvrent toujours devant les jeunes gens des horizons d'espoir, mais il en est qui choisissent le désespoir, et moi j'étais l'un d'eux, car je ne savais pas très bien quelle voie ma vie devait prendre et, en plus, j'avais l'impression qu'être désespéré était plus élégant, *donnait* beaucoup plus d'*allure* qu'être un pauvre jeune homme installé dans l'espoir. Toujours est-il que j'ai, aujourd'hui, l'impression de redevenir ce jeune homme qui se posait tant de questions. Suis-je une conférence ou un roman ? Suis-je ? Soudain, il n'y a plus que des questions. Suis-je quelqu'un ? Qu'est-ce que je suis ? Est-ce que je ressemble physiquement à Hemingway ou n'ai-je rien à voir avec lui ? À en juger par vos regards, respectable public, il me semble que vous pensez comme ma femme et mes amis. Vous êtes dans les mêmes dispositions qu'eux et que les organisateurs de Key West. Je ne sais pas pourquoi, mais il me semble que vous êtes en train de me disqualifier. Sans doute au nom de votre bon sens. Cependant, j'ai besoin de croire que je ressemble physiquement de plus en plus à l'idole de mes années parisiennes, car c'est la seule chose qui me rattache sentimentalement à mes années de ma jeunesse. Par ailleurs, je crois que j'ai le droit de me voir différemment de la façon dont les autres le font, de me voir comme j'ai envie de me voir et de ne pas être obligé d'*être* cette personne que les autres ont décidé que je suis. Nous sommes comme les autres nous voient, d'accord. Mais je ne me résigne pas à une telle injustice. Cela fait des années que j'essaie d'être aussi mystérieux, indicible, réservé qu'on puisse

l'être. Cela fait des années que j'essaie d'*être une énigme pour tous*. Pour ce faire, je me comporte différemment avec chaque personne, je fais en sorte qu'il n'y en ait pas deux qui me voient de la même façon. Cependant, cette tâche laborieuse est en train de se révéler inutile. Je continue d'être comme les autres veulent me voir. Et apparemment, tous me voient pareil, comme bon leur semble. Si au moins quelqu'un, je ne dis plus beaucoup, mais seulement quelqu'un, savait voir en moi le portrait craché de Hemingway…

7

Jeanne Hébuterne se tua.

Lors de ma dernière visite à Paris, mes pas ont poursuivi son ombre, j'ai lu les idées des autres sur elle, me suis intéressé à la jeunesse de cette artiste malheureuse, maîtresse de Modigliani, dont elle avait eu un enfant – une petite fille – et en attendait un autre quand le peintre – alcool et diverses maladies – mourut.

Jeanne avait beaucoup de problèmes avec la bourgeoisie, avec sa famille. Le lendemain de la mort de Modigliani, enceinte de neuf mois, elle ouvrit la fenêtre du cinquième étage de la maison de ses parents, 8, rue Amyot, Paris, et se laissa tomber en arrière. J'ai lu l'histoire de son suicide il y a trente ans, quand j'étais jeune et vivais à Paris, je l'ai lue et je me souviens d'avoir imaginé la rue et la chute, imaginé la scène complète, puis

l'avoir oubliée. Mais Jeanne s'est rappelée à ma mémoire en août à Paris, quand j'ai lu par hasard un article sur ses amours avec Modigliani et sa mort désespérée. Et ce suicide à l'âge de dix-neuf ans m'a de nouveau impressionné, et maintenant, je ne pense pas l'oublier. J'ai relu son histoire à Paris, me suis rendu compte que je pouvais chercher le numéro 8 de la rue Amyot et, si cet immeuble et cette rue existaient encore, examiner l'endroit où Jeanne avait fait ses adieux à la vie.

Non seulement la rue et la maison existaient mais, en plus, elles étaient à deux pas de mon hôtel. Par des ruelles, à l'aide d'un plan de la ville, j'ai fini par me retrouver dans cette rue très courte aux immeubles vieux et solides qui n'a dû guère changer pendant ces derniers quatre-vingt-deux ans. De la rue, j'ai regardé la fenêtre de Jeanne au cinquième étage, je l'ai regardée de l'endroit, probablement exact, où était tombé son corps suicidaire, et il m'a semblé que toute ma jeunesse et tout mon été étaient contenus dans ce moment de vie et de mort, étaient contenus dans cette rue Amyot de Paris, ville pleine de plaques commémoratives, mais il n'y en avait aucune à l'endroit où Jeanne s'était ôté la vie. Aujourd'hui, rien, dans la rue Amyot, ne rappelle la tragédie survenue quatre-vingt-deux ans auparavant. Même pas les bouquets de fleurs de quelqu'un qui cultiverait en secret sa légende, même pas un triste graffiti sur le mur. Rien. Il semble évident qu'on ne la considère pas comme une artiste d'importance, même si sa mort fut probablement plus artistique que toute l'œuvre de Modigliani. De plus, elle s'était suicidée et les suicidés, on le sait, n'ont pas de plaques, ils ne sont ni célébrés ni commémorés.

Juste en face de l'immeuble du 8 de la rue Amyot où elle, dessinant dans les airs un dessin tragique et acrobatique, s'était lancée dans le vide, a été installé une salle de gymnastique proprette et joyeuse pour la bourgeoisie du quartier, sûrement adepte du sport et de la famille et guère amatrice de l'art, de la bohème ou de la mort apportée par sa propre pirouette. Peut-être les gymnastes se sont-ils installés à cet endroit de propos délibéré. Comme ces ennemis du tabac qui se postent en lui jetant un regard de désapprobation morale devant le premier pauvre suicidaire qu'ils voient en train de fumer[1].

Contrairement à moi qui, très longtemps après, ai eu du mal à trouver cette rue "par des ruelles, à l'aide d'un plan de la ville", Monterroso y était parvenu beaucoup plus facilement : "Comme dans toute grande ville, il y a, à Paris, des rues difficiles à trouver ; mais la rue Amyot ne l'est guère si on descend à la station de métro Monge et qu'on demande ensuite, en se débrouillant par les moyens du bord, où est la rue Amyot."

1. Après avoir écrit ce passage de la conférence, j'ai appris par hasard et à ma grande surprise que *Le Dîner*, merveilleux conte d'Augusto Monterroso que j'avais à maintes et maintes reprises lu, se déroule au 8 bis de la rue Amyot de Paris : une adresse à laquelle, malgré mes multiples lectures du texte, je n'avais guère prêté attention, plus attentif, je suppose, à ce que le récit raconte. Au deuxième étage gauche, l'écrivain Alfredo Bryce Echenique eut, semble-t-il, un appartement et, un jour, il y donna un dîner – qui donne son titre au conte – auquel il invita Monterroso, mais aussi Kafka, qu'ils attendirent dans la rue Amyot sans succès.

8

Le passé, disait Proust, non seulement n'est pas fugace mais, en plus, il ne change pas de place. Même chose pour Paris, qui n'est jamais parti en voyage. Et comme si c'était trop peu, Paris est interminable et ne finit jamais.

9

Cet été, étant à Paris où je passais en revue mon passé, je suis allé, un jour, avec ma femme en TGV à Nantes, invité à prononcer une conférence sur l'ironie, c'est-à-dire sur le sujet sur lequel je suis, en ce moment, en train de disserter, à cela près que, à Nantes – comme je ne disposais que de quelques notes destinées à ce qui est, désormais, *Paris ne finit jamais* –, j'ai entamé la conférence différemment.

"Mesdames et messieurs, ai-je dit, comme vous le voyez, j'ai un faux air de Hemingway et il me plaît de croire que je lui ressemble chaque jour un peu plus, ce qui ne signifie pas que, comme dans son cas, l'ironie me fasse défaut, au contraire, elle est mon fort."

J'ai regardé le public pour voir comment il réagissait et, avant toute chose, j'ai vu ma femme entrer dans une colère noire, elle n'a jamais pu supporter mon insistance – pathétique, dit-elle – à m'obstiner à croire que je ressemble de plus en plus à l'idole de ma jeunesse.

Quant au public, j'ai vu que certaines personnes prenaient ma ressemblance avec Hemingway pour une plaisanterie, tandis que d'autres n'avaient même pas l'air de m'avoir bien compris. Les sourires ou les regards absents des gens contrastaient avec la colère de ma femme, et je ne savais pas ce qui était le pire.

"L'ironie est mon fort, ai-je ajouté, l'ironie et l'aptitude à annoncer ce qui va se passer. Je suis venu à Nantes pour vous dire qu'il va pleuvoir."

Il n'y avait aucune menace de pluie, mais j'ai dit ces mots pour que le public pénètre peu à peu dans le climat pluvieux de la nouvelle que je pensais lui lire. "Avant tout, ai-je dit, je tiens à vous faire savoir que je suis venu à Nantes pour que vous m'aidiez à comprendre « Un chat sous la pluie », un récit de Hemingway que je n'ai jamais bien compris. Et je tiens aussi à vous dire que mon aptitude à vous annoncer ce qui va se passer m'amène à vous annoncer que, demain, de retour à Paris, j'ai l'intention d'écrire un récit intitulé « Ce qu'ils dirent du chat », une nouvelle qui parlera de ce qui va se passer ici, des interprétations que vous allez me donner du récit que je vais vous lire sur-le-champ."

Apprenant qu'ils allaient se transformer en matériau littéraire, les assistants m'ont lancé des regards méfiants (pour mettre le holà à mon audace) ou bien angoissés face à l'inconfortable perspective de se voir tout à coup transformés en personnages d'un récit.

"La nouvelle de Hemingway, ai-je dit, est, d'après García Marquez, la meilleure du monde. Je l'ai lue et je n'ai rien compris, strictement rien, à ce qui s'y passait, et ce que j'ai encore moins compris que tout le reste,

c'est pourquoi il s'agissait peut-être de la meilleure nouvelle du monde. Je vais vous la lire. Pour l'interpréter, ne perdez jamais de vue que Hemingway était passé maître dans l'art de l'ellipse et que, dans toutes ses nouvelles, il se débrouillait toujours pour que le plus important de l'histoire qu'il racontait n'apparaisse pas dans le récit : l'histoire secrète de la nouvelle se construisait à partir du non-dit, du sous-entendu et de l'allusion. Ce qui expliquerait que le récit puisse vous paraître très trivial si vous ignorez que Hemingway faisait un usage technique des sous-entendus et des allusions."

Je leur ai lu cette nouvelle dans laquelle un couple de jeunes Nord-Américains, probablement récemment mariés, fait un voyage en Italie après la Seconde Guerre mondiale ; ils sont dans une chambre d'hôtel et s'ennuient. Dehors il pleut, ils ont une chambre au deuxième étage, qui donne sur la mer et sur une place où il y a un monument aux morts au centre d'un jardin agrémenté de grands palmiers et de bancs verts. Tandis que le mari lit tranquillement couché sur le lit, elle, elle s'agite et se fait du souci pour un chat qui dans la rue, sous l'un des bancs verts, essaie d'esquiver les gouttes qui tombent de partout sur son refuge. "Je vais descendre chercher ce minet", dit-elle. "Je vais y aller", propose le mari de son lit. "Non, j'irai", dit-elle. S'ensuit une conversation banale, quoique pleine de verve, due au célèbre talent de Hemingway pour les dialogues. Elle finit par descendre dans la rue avec une femme de chambre et elle ne trouve pas ce qu'elle cherchait. "Il y avait un chat", dit-elle. "Un chat ? dit la femme de chambre en riant. Un chat sous la pluie ?" De retour

dans la chambre, elle raconte à son mari que le chat n'est plus là, puis elle étudie son profil dans le miroir, d'abord d'un côté, puis de l'autre. Ensuite elle étudie sa nuque et son cou, et demande à son mari s'il ne trouve pas qu'elle devrait se laisser pousser les cheveux. "Je les aime bien comme ça", répond le mari, et il continue à lire. On frappe à la porte et c'est la femme de chambre qui apporte un chat qui se débat pour se libérer des bras qui le retiennent prisonnier. Un cadeau du patron de l'hôtel.

J'ai invité le public à interpréter la nouvelle, ce qu'il a fait de façon diverse ; voici ce que j'en ai retenu : 1) Ce récit en rappelle un autre, également de Hemingway, dans lequel il est question d'éléphants blancs et dont l'histoire secrète est, en fait, celle de la grossesse d'une femme et de son désir secret d'avorter. 2) La nouvelle semble parler de l'insatisfaction sexuelle de la jeune femme, d'où son désir de chat. 3) La nouvelle se contente, en fait, de décrire l'atmosphère sordide d'une Italie qui vient de sortir d'un conflit armé dans lequel elle a précisément eu besoin des Nord-Américains. 4) La nouvelle évoque la répulsion après le coït. 5) La jeune mariée en a assez d'avoir l'air d'un garçon pour satisfaire les désirs homosexuels de son mari. 6) La jeune mariée est amoureuse du patron de l'hôtel. 7) La nouvelle explique que les hommes ne peuvent pas, à la fois, lire un livre et écouter leur femme, fait qui remonte à l'époque des cavernes, quand ils allaient chasser et qu'elles restaient à la maison pour préparer le repas : eux, ils ont appris à penser en silence et elles à parler des choses qui les affectent et à cultiver des liens fondés sur les sentiments.

Pour finir, une dame d'un certain âge a dit : "Et pourquoi ne pas s'en tenir tout simplement au texte ? Et s'il n'y a rien à interpréter ? La nouvelle est peut-être totalement incompréhensible et c'est ce qui fait son charme."

Je n'y avais jamais pensé, et j'y ai vu une bonne idée pour clore la nouvelle que je pensais écrire, le lendemain, à Paris.

"Demain, leur ai-je dit, je vais écrire une nouvelle sur ce qui s'est passé ici aujourd'hui et la terminer par ce qu'a dit cette dame, ses mots m'ont rappelé que j'éprouve toujours une grande joie quand je ne comprends pas quelque chose et que, au contraire, quand je lis des choses que je comprends parfaitement, j'y renonce, déçu. Je n'aime pas les récits qui racontent des histoires compréhensibles. Parce que comprendre peut être l'équivalent d'une condamnation. Et ne pas comprendre, de la porte qui s'ouvre."

J'ai eu l'impression de m'être exprimé très clairement. Mais une jeune fille, qui souriait avec une joie étrange, a alors levé la main. "Je suis ravie, a-t-elle dit, que vous ayez trouvé la chute de votre nouvelle, mais comme votre conférence devait porter sur l'ironie, permettez-moi maintenant, monsieur Hemingway, d'être ironique et de vous demander, pour le bien de tous vos lecteurs, de faire en sorte que ce conte que vous pensez écrire demain soit compréhensible pour que, s'il vous plaît, nous puissions tous le comprendre."

10

Le lendemain, retournant à Paris par le TGV, tandis que le train traversait à toute vitesse les vals de la Loire, je lisais, presque en guise d'hommage, le premier tome d'essais de Julien Gracq, écrivain né dans cette région, au village de Saint-Florent-le-Vieil, en plein milieu de ce territoire qui s'appelle les Mauges. Un paysage merveilleux que la vitesse du train ne permettait pas de voir, bien que, par chance, je croie déjà le connaître assez bien. Entre la Loire et la Sèvre, entre les vignobles du Layon et ceux du Muscadet, la plaine, dans laquelle on peut se perdre, se caractérise par son bocage dense, ses bois de frênes, ses prés, ses vallées profondes, ses fermes recroquevillées sur elles-mêmes et les pentes qui bordent le fleuve le plus large de France. Je lisais le premier tome de *Lettrines* et, tout à coup, juste après que le train eut laissé, telle une exhalaison, dans son sillage précisément le village de Gracq, j'ai découvert, non sans surprise, que celui-ci, que j'imaginais s'occupant toujours d'auteurs d'une dimension artistique non controversée, parlait de Hemingway.

Ses commentaires – qui n'ont rien de condescendant – à propos de cet écrivain m'ont amené à penser que si, un jour, par hasard, je rends visite à monsieur Gracq, je ferai en sorte que ce ne soit précisément pas lui la première personne au monde à remarquer que j'ai ou pourrais avoir un faux air de Hemingway. Je n'aimerais pas être brutalement mis à la porte de chez lui.

Julien Gracq écrit : "*Hemingway* : si j'avais à écrire une étude sur lui, je l'intitulerais *Du don considéré comme*

limite. Il entame un dialogue avec la même sécurité que Sacha Guitry entrant en scène : il sait qu'il n'ennuiera jamais – il crève le papier aussi naturellement que d'autres passent la rampe. Le temps qu'il est là, on est sous le charme – puis on va fumer une cigarette, on n'y pense plus. Pour ce genre de talent, d'un livre à l'autre, il n'y a ni incubation, ni maturation, ni chance courue, ni bataille perdue : il n'y a qu'un entracte."

Et il ajoute :

"Dans la chasse au mot juste, les deux races : la race des oiseleurs et celle des traqueurs : Rimbaud et Mallarmé. Le pourcentage des seconds dans la réussite est toujours meilleur, leur rendement peut-être incomparable – mais *ils ne rapportent pas de gibier vivant*."

(Rimbaud et Mallarmé. Je me suis souvenu, un instant, d'une question terrifiante à leur sujet que m'avait posée Marguerite Duras un jour que j'avais baissé la garde.)

11

À Key West, disqualifié et expulsé du concours de doubles de Hemingway, j'ai fortement pensé à Marguerite Duras et surtout à l'après-midi que j'avais passé dans sa maison de Neauphle-le-Château où, me racontant la pâle mais intense intrigue de son roman *L'Après-midi de monsieur Andesmas*, elle était devenue en personne ce livre. À supposer que nous devenions les histoires

que nous racontons sur nous-mêmes, c'est exactement ce qui était arrivé à Marguerite Duras cet après-midi-là, elle était devenue cette histoire qui se déroule sur une plate-forme à flanc de colline d'où M. Andesmas, âgé et immobile, ne parvenant à voir que le bord d'un abîme plein de lumière traversé par les oiseaux et se reposant dans un fauteuil de rotin, attend Michel Arc. C'est l'histoire d'une attente, de l'attente de la mort, peut-être. Il fait chaud. De l'abîme, dont M. Andesmas ne peut voir le fond, monte la musique d'un pick-up. C'est la chanson de l'été : "Quand le lilas fleurira mon amour / quand le lilas fleurira pour toujours." Le pick-up est sur la place du village. On danse. Passe un chien orangé qui se perd dans le bois. Michel Arc se fait attendre, il tarde, tarde, tarde beaucoup. M. Andesmas s'endort et l'ombre d'un hêtre tout proche avance vers lui. Arrive un souffle de vent. Le hêtre frémit…

Pas de demi-teintes avec la littérature de Marguerite Duras. Soit elle enthousiasme soit on la déteste profondément. Ce qui me semble évident, c'est qu'il ne s'agit pas d'un *entracte.* Ce jour-là, à Key West, je me souviens d'avoir tout à coup d'abord pensé à Marguerite Duras, puis – pour, je suppose, ne pas avoir à revenir sur ma disqualification –, à tous les écrivains qui étaient meilleurs que Hemingway, quelque chose que, au fond, je savais très bien depuis des années. En fait, quelques mois après m'être installé à Paris, j'avais cessé de lire Hemingway pour me consacrer à d'autres auteurs, dont certains m'ont tout de suite paru meilleurs, bien qu'il ait fini par être à jamais pour moi une sorte de grand-père, *papa* Hemingway, que je n'ai jamais voulu complètement